

## CHAPITRE VI

SIÈGE DE PARIS (du 21 au 31 octobre).

Opérations militaires. — État de Paris. — Le Bourget. — Journées des 28, 29 et 30 octobre. — Glorieux combat des Français. — Mort du commandant Baroche. — Les témoignages de l'ennemi. — Le général de Bellemare. — M. Félix Pyat et M. Flourens annoncent la trahison de Bazaine. — La Commune. — Annonce de la capitulation de Metz et des propositions d'armistice. — Le 31 octobre. — L'Hôtel de ville envahi. — Attitude du gouvernement. — Relations de Delescluze et de Flourens. — Le gouvernement est délivré. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Tandis qu'ces événements s'accomplissaient en province, que Châteaudun donnait cet exemple, et que la France envahie résistait, glorieusement en plus d'un endroit (nous le verrons lorsque nous parlerons de Verdun, de Saint-Quentin, de l'armée des Vosges, etc.), M. Thiers entamait, avec les puissances étrangères, des négociations qui ne devaient pas aboutir, mais qui permettaient du moins aux peuples, sinon aux gouvernements, d'affirmer leurs sentiments de sympathie pour la France. A ce moment de la guerre, la patrie était en droit d'espérer son salut. Paris, à coup sûr, n'en doutait point et on le voyait accepter les privations, déjà assez profondes, auxquelles il était soumis. D'ailleurs, s'il n'avait point de pain, ou s'il en avait peu, il lui restait les jeux, des jeux cette fois tout patriotiques. Malgré l'ordonnance de l'ex-préfet de police, M. de Kératry, les théâtres, en effet, avaient été autorisés à rouvrir leurs portes; mais, bien différents de ce qu'ils étaient sous l'empire, ils ne s'adressaient plus ni aux sens ni au désœuvrement des esprits, mais aux âmes. La poésie patriotique, les conférences, les chants nationaux prenaient maintenant la première, on peut dire la seule place. Le peuple de Paris écoutait des vers, applaudissait des hymnes; puis jetait son obole pour les blessés, à ceux qui faisaient la quête, la représentation finie.

Ces quêtes, pour les ambulances, avaient pour pendant les souscriptions pour les canons. Quelques maires, pour exciter l'imagination des citoyens, essayèrent de renouveler les vaillantes mises en scène de la Révolution, et, en plus d'un endroit, on put voir des estrades pavoisées, semblables à celles dont les volontaires de 92 gravissaient les degrés. L'enrôlement des volontaires eut

lieu ainsi, place du Panthéon (mairie du docteur Bertillon), et à la mairie du troisième arrondissement (M. Bonvalet, maire). Des souscriptions à deux sous étaient ouvertes pour offrir des canons à la défense nationale. Les bataillons de la garde nationale faisaient entre eux des quêtes pour ces canons nouveaux. M. Étienne Arago vit un soir arriver à la mairie de Paris un homme qui, versant entre les mains du maire, le prix de fabrication d'un canon, comme on lui demandait son nom, répondit :

— Je suis riche. Cette somme n'est rien. Qu'importe mon nom? Mettez simplement: *Un Français*.

Ainsi, Paris se préparait à la lutte décisive qu'il croyait, qu'il voulait toujours prochaine. Bientôt (30 octobre) un décret un peu tardif, allait appeler à l'activité les jeunes gens formant le contingent de la classe de 1870, le moment ne pouvait tarder où la ville assiégée allait faire un effort violent pour rejoindre la province qui, sans doute, était organisée. Chacun croyait, du moins, que ce moment allait venir, et que, bientôt, sans avoir même recours aux engins des empiriques, feux grégeois, fusées Satan, etc., — engins proscrits, — on forcerait l'ennemi à lever le siège et on donnerait la main aux armées de province.

Ces espoirs, que Paris prenait pour des certitudes, devaient sembler se réaliser bientôt. Un avantage véritable, obtenu presque par hasard, causa parmi les assiégés une véritable joie, bientôt suivie de la plus cruelle déception.

Le Bourget, occupé depuis le 20 septembre 1870, est un petit village, ou plutôt une grande rue de village, dont la situation est fort importante pour une armée qui veut investir Paris. Les forts de



*Louis Gambetta*



L'Est et d'Aubervilliers dominant, il est vrai, ce point; mais, si l'assiégé l'occupe, il peut, par là, rompre la ligne d'investissement de l'assiégeant. Dans le cas actuel, l'établissement des Français au Bourget leur permettait de menacer efficacement les batteries établies par les Prussiens à Pont-Iblon et à Blanc-Mesnil. Le 28 octobre, à trois heures du matin, le général de Bellemare, gouverneur de Saint-Denis, donna ordre à 300 francs-tireurs, dits de la Presse, conduits par le commandant Rolland, d'exécuter sur le Bourget une pointe hardie, un coup de main qui réussit complètement. Surpris dans leur sommeil, les Prussiens furent délogés du village. Ils sautaient par les fenêtres, et s'enfuyaient vers Pont-Iblon, tandis que les francs-tireurs ramassaient leurs équipements et leurs casques. Vers dix heures du matin, les Prussiens reçurent du renfort, essayèrent de réoccuper le Bourget, mais aux francs-tireurs de la Presse étaient venues se joindre quatre compagnies du 14<sup>e</sup> bataillon de mobiles de la Seine, et les Prussiens furent encore une fois refoulés sur Pont-Iblon. Vers midi, plus nombreux encore, et suivis d'artillerie, ils essayèrent de reprendre la position perdue. Nous avons reçu, de notre côté, pour renforcer nos troupes, deux demi-bataillons de régiments de marche (un demi-bataillon du 34<sup>e</sup>, un demi-bataillon du 28<sup>e</sup>) et le 16<sup>e</sup> bataillon de mobiles de la Seine. Ce dernier bataillon avait été mis en réserve. Nous n'avions, pour répondre à l'artillerie allemande, que deux pièces de 4 et une mitrailleuse. Durant cinq heures, l'attaque des Prussiens fut acharnée. Leurs obus tombaient sur le village, incendiaient les maisons. Leurs troupes n'avançaient pas. La nuit venue, l'ennemi battit en retraite, tandis que nos sapeurs du génie travaillaient à relever les murs des jardins.

Un homme, mort des fatigues éprouvées en soignant les blessés pendant cette campagne, M. Ozou de Verrie, a laissé de ce triple combat du Bourget un récit que nous avons sous les yeux; c'est une des dépositions les plus importantes et les plus claires sur un des faits les plus douloureux de la dernière guerre. Vers sept heures et demie, ce même soir du 28 octobre, les Prussiens essayèrent encore un mouvement offensif. Déployés en tirailleurs, ils tentèrent d'enlever la barricade qui défendait l'entrée du Bourget, et où se trouvait postée la 3<sup>e</sup> compagnie du 14<sup>e</sup> mobile (capitaine Forey). Ces braves jeunes gens laissèrent avancer l'ennemi à portée du chassepot; puis, brusquement, le mirent en déroute par une terrible décharge. La nuit semblait pourtant favoriser les projets des Allemands. Les grenadiers de la garde prussienne attaquaient aussi le Bourget vers la barricade du cimetière; mais, là encore, la résistance de nos mobiles l'arrêtait net, tandis que le 12<sup>e</sup> bataillon

de mobiles (commandant Ernest Baroche) parti de Saint-Denis, arrivait dans le Bourget au pas de course. L'ennemi battait encore une fois en retraite.

La nuit du vendredi 28 au samedi 29 se passa à travailler à quelques fortifications, malheureusement insuffisantes. Les voltigeurs du 28<sup>e</sup> de marche et le 12<sup>e</sup> bataillon de mobiles prirent position dans le village, et le lendemain matin, vers huit heures, le feu de l'artillerie prussienne recommençait avec une violence nouvelle. C'est un véritable bombardement que subit le Bourget, un bombardement continu, et quarante bouches à feu, pendant neuf heures, lancèrent leurs projectiles sur ces quelques maisons où se maintenaient intrépidement les 3,000 hommes qui les défendaient. Dans cette journée du 29, le Bourget reçut plus de deux mille projectiles. Ce jour-là, les Prussiens n'osèrent point se risquer à l'assaut des barricades. Ils nous écrasèrent à distance, mais inutilement. Les soldats et les mobiles décimés demeuraient à leur poste.

Ainsi, pendant deux jours, une faible troupe, quelques francs-tireurs, des grenadiers et des voltigeurs de l'ex-garde (34<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> de marche) et surtout de ces enfants de Paris, dont on a vainement essayé de ternir le courage, des mobiles, tenaient tête aux troupes les plus aguerries du roi de Prusse et les contraignaient à battre en retraite. Pendant trente-six heures et presque à jeun, ils luttèrent sans relâche. La fièvre de victoire les soutenait et les excitait. Il fallait d'ailleurs se tenir prêt à toute alerte. Cette nuit encore, vers dix heures et demie, les sentinelles avancées aperçurent, grâce à la lumière électrique projetée des forts, une troupe de Prussiens. L'éveil fut aussitôt donné, on fit feu des créneaux et l'ennemi se retira en laissant quelques morts (1). C'est ce que M. le général Trochu allait appeler *manquer de vigilance*.

Le 30 octobre était un dimanche. Ce jour-là, quoique, disait-on volontiers, les Prussiens ne combattissent point d'habitude le dimanche, il était évident qu'ils allaient tenter un dernier effort pour reprendre le Bourget, dont la possession, quoi qu'en aient dit depuis les rapports officiels français, leur était absolument indispensable. A la faveur de la nuit, les Allemands avaient massé aux alentours du Bourget des troupes considérables, appuyées par une artillerie plus nombreuse encore que la veille. Des colonnes de cavalerie escortaient les fantassins. Ces masses noires défilaient ou avançaient silencieusement. Les forces de l'ennemi pouvaient s'élever à 15,000 hommes au moins. Il avait 48 canons. De notre côté, au contraire, l'ef-

(1) Ozou de Verrie, *les Trois Journées du Bourget*. In-18, 1871.

fectif des défenseurs du Bourget avait diminué. Il faut bien avouer que certains gardes mobiles, et parmi eux des officiers mêmes, furieux de se voir sans pain, brisés de fatigue, épuisés, quittèrent le Bourget sans ordre et retournèrent à Saint-Denis ou à Aubervilliers (1). C'est, sans doute, en pensant à ceux-là que le général Trochu a cru devoir flétrir les mobiles du Bourget, mais s'il y avait parmi eux quelques déserteurs coupables, il y avait de courageux, d'intrépides soldats, et le général Trochu n'eût pas dû l'oublier.

Les troupes françaises établies au Bourget le dimanche 30 octobre s'élevaient, le matin, à 3,000 hommes, lorsque, à sept heures, les deux pièces d'artillerie que nous avions pour nous appuyer, furent attelées et emmenées au galop hors du Bourget. Sans doute les artilleurs, devant la masse des Allemands qu'on apercevait à quinze cents mètres, jugèrent imprudent de laisser leurs pièces exposées aux entreprises de l'ennemi, mais toujours est-il qu'à l'heure où la petite troupe avait besoin avant tout de canons pour repousser l'attaque ou soutenir le choc des Prussiens, on lui enlevait les deux pièces de 4 dont elle pût disposer. A cette vue, il y eut dans les rangs une véritable panique. La manœuvre des Prussiens étant, bien évidemment, de cerner le Bourget, 4,500 hommes au moins s'échappèrent, avant tout combat, par la voie du chemin de fer. Ces malheureux, après une nuit de pluie glacée, pénétrés jusqu'aux os, n'avaient plus le sang-froid que demande la bataille. Mais, du moins, les 1,600 hommes qui demeurèrent dans le village, fidèles à leur devoir, allaient montrer ce que peuvent des gens décidés à donner leur vie. Ceux-là, on peut le dire, furent des héros en cette journée terrible et que, si des renforts leur eussent été envoyés, des canons, des troupes nouvelles, certes ce nom tristement glorieux du Bourget fût devenu un nom de victoire.

Les Prussiens, tandis que leurs batteries de Garges et de Blanc-Mesnil ouvraient sur le Bourget un feu réellement écrasant, faisaient avancer leurs colonnes sur la droite et la gauche du village de façon à le cerner. Cinq batteries à la fois couvraient le Bourget d'obus et de mitraille et plus de 13,000 hommes (d'autres disent 25,000, je prends le chiffre le moins élevé) allaient attaquer les 1,600 Français qui occupaient le village.

Le bombardement avait commencé à sept heures et demie du matin. Au bout d'une demi-heure, le Bourget avait déjà reçu plus de 1,500 obus ou boîtes à mitraille. Les commandants Brasseur (du 28<sup>e</sup> de marche) et Ernest Baroche étaient parfaitement décidés à tenir jusqu'au bout, persuadés que

(1) *La première affaire du Bourget*, par un garde mobile (M. Henri Diehard). Brochure in-8.

le secours attendu depuis deux jours arriverait enfin et qu'on ne laisserait pas anéantir ainsi les défenseurs du Bourget. Le commandant Baroche semblait pourtant ne pas se faire illusion sur le résultat de la journée. On cite de lui ces paroles à ses soldats: « Mes amis, c'est aujourd'hui qu'il faut apprendre à se faire tuer! »

A huit heures et demie, les Prussiens, jugeant que leur furieuse canonnade devait avoir assez endommagé le village et jeté le désordre parmi nos troupes, se hasardèrent à attaquer la première barricade, celle qui défendait le haut du Bourget. Repoussés, ils se replièrent derrière leurs canons et recommencent à nous mitrailler, lorsque, une heure après, le régiment de la garde prussienne, Reine-Elisabeth, musique en tête, drapeau déployé, s'avança pour enlever la barricade. Le lieutenant-général von Budritzki, chargé par le prince Auguste de Wurtemberg d'enlever le Bourget, conduisait lui-même la colonne. Seul des officiers-généraux avec le général von Kanitz, il était à cheval. Ses troupes s'élançèrent sur la barricade avec leurs hurrahs habituels, mais la plus effrayante fusillade les attendait et, pour la décrire, c'est à l'ennemi lui-même qu'il faut demander un témoignage. Là, comme ailleurs, les dépositions allemandes sont plus favorables à la France que les rapports officiels français.

« Le 2<sup>e</sup> bataillon régiment Reine-Elisabeth, dit l'*Illustrirte Zeitung* du 10 octobre, s'avancait, drapeau déployé, lorsqu'un coup de feu ferrassa le porte-drapeau. Un sous-officier se précipita, saisit le drapeau et s'affaissa, lui aussi, blessé à mort. Le général von Budritzki descend alors de cheval, saisit le drapeau d'une main forte et s'élança à la tête de ses grenadiers. » L'acharnement de la défense est écrit, on peut le dire, sur le sein des morts ennemis. Les bataillons allemands les plus aguerries reculaient, on le voit, devant les Français, dont la plupart étaient des soldats de la veille. Le colonel du régiment Reine-Elisabeth, von Zalusowski, le colonel du régiment Reine-Augusta, le comte de Waldersée furent tués à la tête de leurs soldats. Les morts s'amoncelaient au pied des barricades. Il fallut un effort désespéré, la vue de leur général brandissant leur drapeau pour ramener à l'assaut ces colonnes formidables que fusillaient et faisaient reculer les centaines de vaillants combattants qui tiraillaient derrière les créneaux.

On se battait, en vérité, pied à pied, avec une colère sourde et un superbe acharnement. « J'ai vu, dit un témoin, des mobiles debout, dépassant la crête du mur de la moitié du corps, frapper de droite et de gauche avec la crosse, et balayer ainsi les baïonnettes ennemies. » Cependant les pionniers allemands ouvraient des brèches, l'ennemi attaquait impétueusement du côté de la gare.



Nos troupes, attaquées au nord, attaquées au sud, allaient se trouver prises entre deux feux. Elles n'en luttèrent qu'avec plus de rage. Maison par maison, pendant de longues heures, le Bourget fut défendu par nos soldats et arraché à leurs efforts. Il y avait du désespoir dans la résistance suprême de ces hommes. Cernés dans les maisons, assaillis par des masses profondes, apercevant de tous côtés ce noir fourmillement des Prussiens dont nous parlerons encore tant de fois, il leur fallait ou se laisser égorger ou rendre leurs armes maintenant inutiles. A midi, après une lutte de trois heures, nous avions déjà perdu, hors de combat ou faits prisonniers, plus de 1,200 hommes.

Alors, dans l'intérieur du village, eut lieu le dernier et le plus glorieux épisode de ce sanglant et inégal combat. Vers l'église, le commandant Brasseur, du 28<sup>e</sup> de marche, se tenait avec une centaine de soldats et résistait énergiquement. De l'autre côté du Bourget, à droite, le commandant Baroche, faisant le coup de feu lui-même, avait rallié autour de lui une soixantaine d'hommes, décidés à tenir. Un lieutenant de francs-tireurs, M. Solon, avait encore dix de ses hommes avec lui. Un officier de mobiles, M. O. de Verrie, commandait à trente-six des siens. Cette poignée de combattants ne voulait point se rendre. Opiniâtres, acharnés, ils voulaient brûler leur dernière cartouche, tenter la résistance dernière. M. Baroche, atteint par un éclat d'obus, demandait à ses soldats de tenir encore une demi-heure. « Il est impossible, disait-il, que d'ici là, nous ne recevions pas du secours ! » A ce moment, il veut donner un ordre, il descend de la maison où il combat. Près de la rue, devant la grille, une balle le frappe au cœur. Il tombe (1).

Cependant, l'héroïque commandant Brasseur, ramassait dans les jardins les combattants épars, et voulait, dans une lutte suprême, les porter sur la barricade de la Grand'Rue. Une décharge épouvantable foudroie à ses côtés les hommes qu'il a ralliés. Ceux qui ne tombent pas s'enfuient. Lui, d'un pas lent, redescend la rue sous la mitraille, le képi traversé à une ligne du crâne, et s'enferme dans l'église avec sept autres officiers français et une vingtaine de voltigeurs. « Là, dit un écrit allemand, ces hommes se défendaient jusqu'à la dernière extrémité, et les grenadiers du régiment Kaiser-Franz « durent grimper jusqu'aux hautes fenêtres de l'église et tirer de là sur l'ennemi, jusqu'à ce que « le peu d'hommes de cette brave troupe qui res-

(1) Quelques jours après, l'auteur des *Châtiments* faisait publiquement réciter quelques-unes des pièces les plus sévères de son livre. Dans l'une d'elles figurait, avec l'épithète juvénalienne, ce nom de Baroche. Le poète fit enlever ce nom et le remplaça, dans son vers, par un autre :

— La mort du fils, dit-il, a fait ce jour-là oublier la vie du père !

« taient sans blessures, finissent par se rendre. » Le commandant Brasseur pleurait en donnant son épée. L'officier prussien, qui la prit, ne put s'empêcher de le louer pour son courage. Cette épée, d'ailleurs, le prince de Wurtemberg la renvoya au commandant prisonnier comme un hommage, et il fut permis à M. Brasseur captif de ne point saluer les officiers prussiens dans la rue.

Ainsi, l'ennemi reconnaissait quelle vaillance avaient déployée nos soldats au Bourget. Ses pertes disaient éloquemment notre acharnement. Les Prussiens avaient perdu, dans ce dernier combat, deux colonels, un major, un porte-drapeau, trente-six officiers et plus de 3,000 hommes (1). M. F. W. Heine écrivait dans le *Moniteur prussien* du 10 décembre que « quoique habitué à voir des combats horribles, jamais il n'y en a eu de plus terrible qu'au Bourget ; on peut sans mentir, ajoutait-il, dire que c'est là qu'a eu lieu un des plus sanglants combats qui aient été livrés sous les murs de Paris. »

Mais, ce qui montre mieux encore combien les Allemands ont souffert dans cette journée et quelle importance ils attachaient à ce point de leurs lignes, c'est l'ordre du jour du prince Auguste de Wurtemberg, général, adressé au corps de la garde royale prussienne, à la suite du combat du 30 :

Soldats du corps de la garde,

La deuxième division de l'infanterie de la garde, avec les troupes des armes spéciales qui lui avaient été adjointes, a exécuté glorieusement l'attaque sur le Bourget.

Un village ceint de hautes murailles en pierre, mis en état de défense et occupé par les meilleures troupes de la garnison de Paris, a été enlevé à l'ennemi, qui a défendu chaque ferme avec tant d'opiniâtreté, que souvent les pionniers devaient ouvrir la route à l'infanterie.

Bien que les pertes que cette victoire nous a coûtées soient relativement très-considérables, le corps de la garde n'en a pas moins acquis une nouvelle journée de gloire pour ses annales.

Au nom du corps, je remercie, pour l'honneur qu'ils ont ajouté au corps, l'héroïque commandant de la deuxième division de l'infanterie de la garde qui le premier a franchi, le drapeau à la main, la barricade qui fermait la route, — ainsi que les combattants de toutes les armes ;

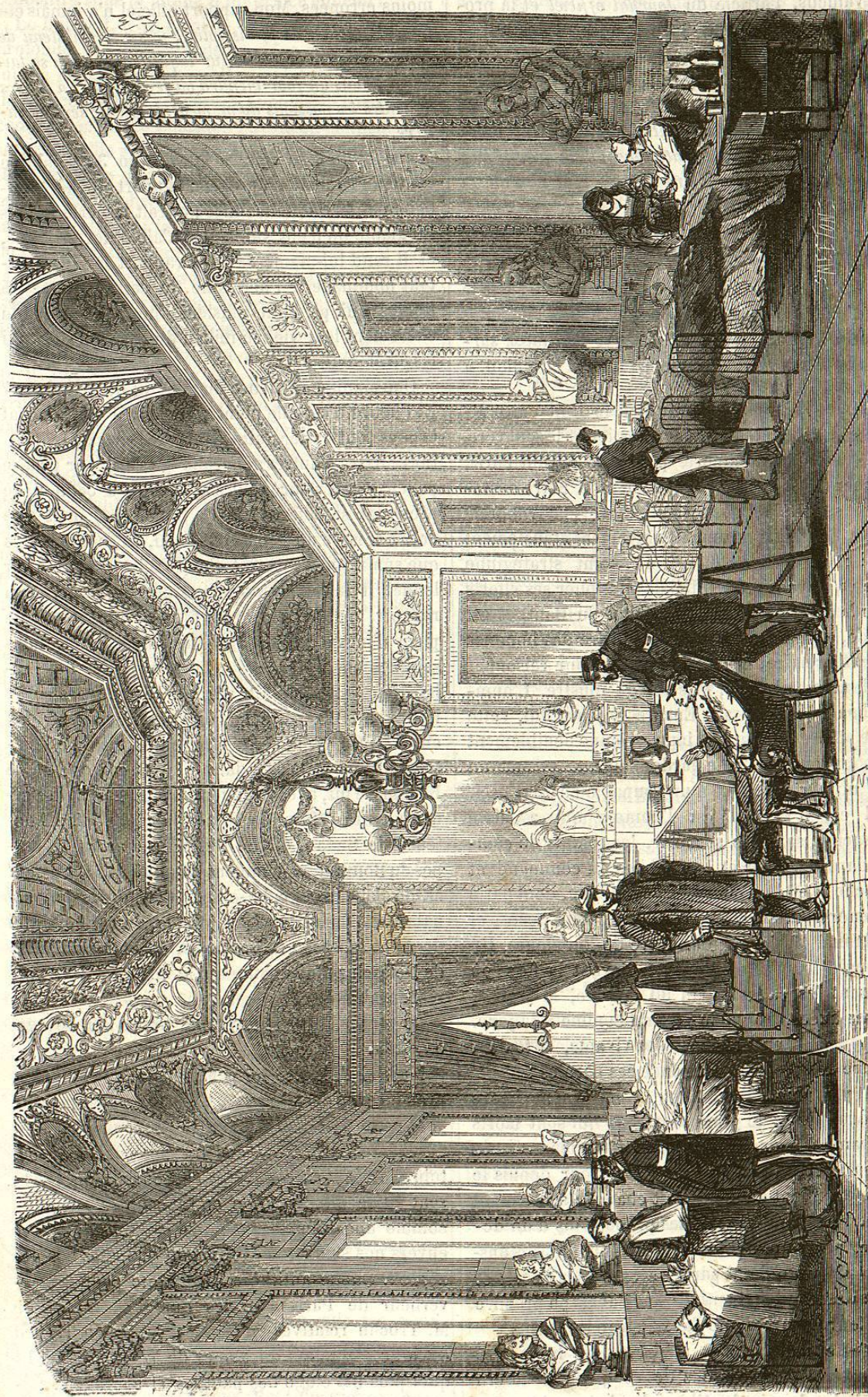
Vive le roi !

Gonesse, le 30 octobre 1870.

AUGUSTE,

Prince de Wurtemberg,  
Général-commandant du corps de la garde.

(1) La dépêche de Versailles ne parle que de 34 officiers et de 449 soldats. Ce sont des soldats tués sans doute. Nous comptons, nous, ici les tués et blessés.



LE SIÈGE DE PARIS. — Ambulance établie dans le foyer du Théâtre-Français.